plus compliqué du roman de Catherine. Nous tenterons du moins d'esquisser à grands traits la physionomie du personnage qui y a figuré avec elle.

## IV

De taille gigantesque, les cheveux noirs et la peau brune, il n'est pas beau. «Effrayant à voir et rebutant », au dire d'un de ses parents, Berezine, que Thiébaut, l'auteur des Mémoires connus, fait causer à Berlin. Borgne et louche, nous le savons déjà, il a de plus les jambes cagneuses. Aussi ne s'est-il pas soucié de faire passer sa figure à la postérité. « Le prince « Patiomkine », écrit Catherine dans une de ses lettres à « Grimm, n'a jamais pu être persuadé à se faire peindre, et, s'il « y a de lui portrait et silhouette, c'est malgré lui. » En 1783 cependant il a cédé aux sollicitations de la souveraine, et c'est de cette année que date le portrait en pied que l'on voit dans la salle des Maréchaux au Palais d'Hiver de Saint-Pétersbourg : un portrait officiel, qui n'offre aucune valeur documentaire. Il n'a pas de façons distinguées. Le troisième paragraphe du Règlement de l'Ermitage : « On est prié d'être gai, sans cependant rien détruire, casser, ni mordre », lui est spécialement dédié. Il a la gaieté tapageuse, et aussi l'habitude de mordre ses ongles ou de s'en servir pour se gratter les cheveux qu'il porte longs et fréquemment très négligés. Il arrive souvent qu'on le voie passant des journées entières dans son appartement demi-nu, dépeigné, sale, et se dévorant les doigts. Gros mangeur et gros buveur, mais avalant indifféremment et sans préférence apparente les boissons et les mets les plus fins comme les moins délicats, il a toujours sous la main, et même sur sa table de nuit, une réserve de pirojki (petits pâtés) préparés à la mode du pays, et boit par douzaines des bouteilles de kvass. En voyage, il se nourrit de gousses d'ail et de pain noir;

mais à Saint-Pétersbourg, à Kief ou à Iassy sa table réunit les friandises les plus recherchées de tous les pays, huitres et sterlets, figues de Provence et melons d'eau d'Astrakhan. En dehors de ses apparitions à la cour, son costume ordinaire est une vaste robe de chambre, qu'il ne quitte pas même pour recevoir des dames, ou, dans les tournées qu'il fait en province, pour donner des audiences et présider des dîners officiels. Il ne porte sous ce vêtement intime ni pantalon ni caleçon. Quand le comte de Ségur va le voir à son arrivée à Saint-Pétersbourg, il reçoit au lit et couché tout de son long le ministre du Roi Très Chrétien, et le diplomate français en prend son parti. Il est vrai que le favori fait à peine plus de façons pour Joseph II. Langeron raconte ainsi sa première rencontre avec l'homme tout-puissant pour lequel il à reçu une lettre de recommandation de l'Impératrice et qu'il va rejoindre à Bender, en 1790 :

« Le prince Potemkin était au moment de partir pour « aller voir la flotte en Crimée; ses chevaux étaient attelés et « sa garde prête, mais on me dit que ce n'était pas une raison « pour qu'il partit réellement et que parfois ses chevaux « étaient mis six mois de suite à sa voiture sans qu'il parût se « décider à quitter le palais où le hasard le plaçait. Il habitait « l'ancienne maison du pacha. Dans une cour fort grande « six cents officiers, courriers, ordonnances, s'offrirent à ma « vue, et dans un vestibule assez petit je trouvai les princes « Repnin, Würtemberg et Dolgorouki, tous les généraux, « adjudants-colonels, etc., qui attendaient le passage du « Prince pour se présenter à son regard et n'osaient même pas « approcher de la porte de sa chambre. M. de Damas me « mène chez lui ; je vois un grand homme échevelé, enveloppé « d'une immense robe de chambre; il avait l'air sombre et « rêveur; il était près d'une table et signait quelques papiers. « Il prend la lettre que l'Impératrice m'avait donnée pour lui « et dans laquelle elle avait daigné me recommander particu-« lièrement; il la lit à peine, et, sans me regarder, il me dit : « C'est bon, monsieur; je vous conseille en attendant de

« rester avec M. de Damas. » Cette manière d'agir me sur-« prit, mais M. de Damas me surprit encore bien davantage

« lorsqu'il me dit que le Prince m'avait très bien reçu. Je fus

« à portée de juger par la suite qu'il avait raison. »

Dépensant l'argent sans compter, usant des plus incrovables abus de pouvoir pour augmenter ses revenus, faisant par exemple établir une verrerie dans une de ses terres et imaginant aussitôt d'interdire par oukase l'entrée du verre étranger en Russie, « ce qui, au dire de son homme de confiance, « Garnovski », vaut mieux que le revenu de cinquante mille paysans, le favori fait pourtant fréquemment des dettes et les paye rarement. Un jour il rencontre à la table de l'Impératrice à Tsarskoïe un de ses créanciers, l'horloger de la cour Fasi, - car cet Italien est une manière de personnage, et c'est en voiture à quatre chevaux qu'il arrive au palais pour remonter les pendules de Sa Majesté. Fasi profite de la circonstance pour glisser sous l'assiette du favori un mémoire dans lequel il réclame son dû en termes assez vifs. Le Prince qui croit trouver un billet doux est furieux et le montre. L'Impératrice rit de l'aventure, et le soir le montant de la dette - une somme de quatorze mille roubles - est renvoyé à l'horloger, en monnaie de cuivre, de quoi remplir deux pièces de son appartement. Le Prince est aussi gros joueur, passant volontiers ses nuits à tenir des banques et ne dormant que le jour à des heures irrégulières. Son chef de chancellerie, Popof, ne quitte pour ainsi dire pas l'uniforme, obligé qu'il est de se tenir du matin au soir et surtout du soir au matin à la disposition du maître. D'origine tartare, sans talents et sans instruction, cet employé ne doit la faveur dont il jouit qu'à la résistance exceptionnelle de son tempérament. Aimant d'ailleurs le jeu luimême, il occupe ses heures de loisir et d'attente avec des amis qui l'aident à vider le bonnet dans lequel il puise des poignées de ducats. Il a de quoi les remplir : en outre des dons en terre et en argent qu'il doit à la libéralité de son maître, il a l'administration des fonds spéciaux dont dispose le Prince, et c'est un budget d'importance; c'est l'extraordinaire de guerre qui accompagne toujours le commandant en chef des armées impériales: huit millions en monnaie d'or et d'argent; ce sont les revenus des gouvernements de Jekatierinos-lav et de la Tauride: environ deux millions; enfin douze millions de roubles donnés tous les ans par le Bureau des fournitures de l'armée: près de soixante millions de francs au total. Pendant la seconde guerre turque cinquante-cinq millions de roubles sont assignés à la caisse de l'armée commandée par Patiomkine, et il n'est rendu compte d'une manière très superficielle que de quarante et un millions. Popof dispose arbitrairement du reste.

Popof ne sait écrire dans aucune langue; mais le Prince se pique d'être lui-même une fine plume, en langue russe tout au moins. Pour sa correspondance française il se sert parfois de Massot, quand il ne s'en sert pas pour égayer son ennui. Il aime les bouffons et les bouffonneries, et permet beaucoup à ceux qui le font rire. Massot, qui double son emploi de chirurgien avec celui de fou de cour, en abuse parfois. C'est un Français qui n'aime guère la France. Il a eu vraisemblablement des démêlés avec la justice de son pays, et s'en souvient. Un jour qu'il donne libre cours à sa rancune, le comte de Ségur qui est à jouer aux échecs avec le Prince l'interrompt pour lui dire qu'il devrait, après avoir si longtemps parlé de son ancienne patrie, dire aussi quelques mots de la nouvelle. Patiomkine fronce le sourcil, mais Massot ne s'en émeut pas, et improvisant aussitôt une diatribe des plus violentes sur le thème des ambitions et des entreprises ruineuses auxquelles il voit la Russie livrée, il conclut en ces termes : « Et savez-vous « pourquoi on veut se ruiner, se saigner à ce point et armer « peut-être toute l'Europe? C'est pour amuser un grand prince « ici présent qui s'ennuie et pour lui donner le plaisir d'ajou-« ter le grand cordon de Saint-Georges aux trente ou quarante « cordons dont il est déjà bariolé et qui ne lui suffisent pas!» Là-dessus Ségur éclate de rire, les témoins de la scène manquent de s'étrangler pour ne pas en faire autant, et Patiomkine renverse la table de jeu en jetant l'échiquier à la tête de

Massot, qui s'enfuit pour ne pas être assommé. Mais le lendemain il n'est plus question de l'incident.

Ce géant violent et débonnaire, à la colère prompte et au pardon également facile, est-il bon en effet? Pendant le siège d'Otchakof, le même Massot lui représentant l'état déplorable des ambulances, il a un mot atroce : « C'est bon, répond-il, il n'y aura plus de blessés. » Un écrit de sa main s'est pourtant conservé, dans lequel il recommande à un de ses intendants d'abattre toutes les potences qui pourraient se trouver dans les domaines achetés par lui au prince Lubomirski et d'annoncer aux habitants qu'à l'avenir ils auront à exécuter les volontés de leur nouveau maître « par respect pour leur devoir, et non « par la crainte des supplices ». Comme Catherine, il est adoré de ses domestiques; comme à elle, il lui arrive rarement de les brusquer, encore moins de les battre, alors qu'on le voit fréquemment lever la main sur des personnages en place, de hauts fonctionnaires et des généraux. Ceux-ci, il est vrai, sont de bonne composition. Pendant la campagne de 1790, le prince Grégoire Volkonski, gendre du prince Repnine, lieutenant général et chevalier de Saint-Alexandre, ayant eu le malheur de provoquer la colère du maître, reçoit de sa main plusieurs soufflets. Un officier russe envoyé à Vienne quelques semaines plus tard y rencontre le prince de Ligne et lui conte l'aventure. De Ligne est indigné. - Mais, observe l'officier, Volkonski a tiré une vengeance éclatante de cet affront. — Comment cela? — Il est bien resté huit jours sans revenir chez le Prince.

En dehors de sa domesticité et d'un cercle étroit d'intimes, en dehors de l'armée aussi, dont les officiers le détestent ou le méprisent, mais dont les soldats l'aiment assez, le Prince n'est pas aimé: Catherine le constate elle-même avec regret.

« Il a l'air d'un loup », dit-elle un jour à Chrapowicki. En février 1789, elle interroge son valet de chambre Zotof;

« Aime-t-on le Prince à la ville? — Oui, il y a deux personnes qui l'aiment: le bon Dieu et Vous. » Elle pince les lèvres. Il marque trop son mépris pour l'humanité, qu'il voit assuré-

ment sous un vilain aspect en la voyant à ses pieds, et, en même temps, son dédain absolu pour tout ce qui ne le touche pas personnellement, n'intéresse pas ses plaisirs, ses fantaisies ou son ambition. Celle-ci est démesurée chez lui, jamais satisfaite, impossible même en réalité à assouvir. Les trônes de Courlande ou de Pologne qu'on le soupçonne de convoiter, auxquels il se prend peut-être quelquefois à songer, n'y suffiraient pas. Le prince de Ligne parlant de le faire hospodar de Moldavie : « — Je m'en moque bien », lui répond-il. « Je serais « roi de Pologne si je voulais; j'ai refusé d'être duc de Cour-« lande; je suis bien plus que tout cela! » Un jour, dinant avec lui, son neveu Engelhardt le trouve d'humeur gaie, causant, plaisantant, aimable. Soudain il devient sombre et rêveur. « Peut-il y avoir un homme plus heureux que moi?» dit-il après un long silence. « Tous mes souhaits, tous mes « désirs ont été remplis comme par une sorte d'enchante-« ment. J'ai voulu avoir de grandes charges — je les ai; des « ordres — je les ai tous; j'ai aimé le jeu — j'ai pu perdre « des sommes incalculables ; j'ai aimé donner des fêtes — j'en a ai donné de splendides; j'ai aimé acheter des terres — j'en « possède autant que je veux; j'ai aimé bâtir des maisons — « j'ai bâti des palais; j'ai aimé les bijoux — aucun particulier « n'en a de plus beaux et de plus rares. En un mot, je suis « comblé... » En prononçant ces derniers mots, il saisit et brise sur le parquet une assiette de porcelaine, puis disparaît dans sa chambre à coucher et s'y enferme.

Comme tous ceux de sa race, il croit à son étoile. En mai 1788, à la nouvelle des premiers succès remportés sur les Turcs par le prince de Nassau, il saute au cou du prince de Ligne: «— Cela n'est-il pas clair? Je suis l'enfant gâté de « Dieu! » Quelques jours plus tard, le feu prend à un bâtiment de la flotte voisin de celui à bord duquel il se trouve: « Le « vaisseau, un lieutenant-colonel, un major et soixante « hommes sautent en l'air sous nos yeux », raconte encore le prince de Ligne, « et le Prince et moi, nous en aurions fait « autant, si le ciel, m'a-t-il dit tout de suite avec autant de

« confiance que de dévotion, ne faisait pas un cas particulier « de lui et ne veillait pas nuit et jour à sa conservation. »

Il est pourtant plus vaniteux encore en réalité que vraiment ambitieux. Il a toujours autour de lui une nuée de courtisans qui lui prodiguent leurs coups d'encensoir, qui chantent ses louanges en vers russes, grecs, latins et français, qu'il récompense avec les miettes de son éblouissante fortune et dont la flatterie soudoyée suffit jusqu'à un certain point à lui donner l'illusion d'une grandeur qu'il est seul à s'attribuer sincèrement. En 1787, Méhée de la Touche reçoit de lui un sourire et quelques ducats pour un poème terminé par cette allusion ingénieuse au projet de restauration de l'empire grec, ce réve de Catherine que son favori essaye de mettre en action:

...Conquérir par vos nobles travaux L'ancien pays des hommes de génie, Des législateurs, des héros, C'est rentrer dans votre patrie.

Quand il n'est pas en robe de chambre et les jambes nues, il paraît avec des habits brodés d'or sur toutes les coutures, couverts de diamants, constellés de plaques. Il invente pour son usage des uniformes extravagants, des harnachements de cheval étourdissants, des panaches de la hauteur d'un étage.

Il a aussi, pour suivre la piste d'une ambition consciente d'elle-même et éprise d'un but à atteindre, l'énergie trop intermittente et mélée de trop fréquents accès de paresse insouciante. Il est le changement personnifié: « La même heure, dit « un témoin, le voyait gai, triste, folâtrant, pensif, cares- « sant, grondant, accueillant avec bonté, repoussant avec « rudesse, donnant un ordre et le révoquant. » Plus habituel-lement même et plus facilement paresseux qu'actif, il laisse volontiers agir ses subordonnés. Au cours de la seconde guerre turque, pendant que Souvorof donne l'assaut à Ismaïl, il passe toutes ses matinées, au témoignage de Langeron, « à brosser ses « diamants et envoyer des bouquets et des présents à l'objet de

« son amour et aux autres dames de sa cour ». Cinq ou six déjeuners de café, de poulets froids, de chocolat et de jambon pris dans les intervalles, le conduisent ainsi jusqu'au dîner qui achève sa journée.

Est-il brave? On ne sait. Faisant preuve tour à tour d'une poltronnerie scandaleuse et d'un mépris absolu pour le danger, indécis et pusillanime ou incliné aux résolutions les plus téméraires, il court un jour se cacher dans un souterrain pour ne pas entendre le bruit du canon et le lendemain va à la tranchée et y reste une heure sans nécessité aucune, faisant tuer du monde autour de lui et causant de choses indifférentes pendant que les balles sifflent à ses oreilles. Le prince de Ligne lui proposant une attaque nocturne sur Otchakof à la faveur d'une tranchée qui se trouve vide, il fond en larmes : il a peur de perdre du monde. Quelques semaines après, il sacrifie vingt mille homme dans un assaut désespéré.

Le fond de son caractère et de son tempérament paraît avec le plus de netteté et de constance dans ses goûts et ses habitudes sardanapalesques. Quand il se met en campagne pour assiéger Otchakof, en 1788, il fait partir de Saint-Pétersbourg deux convois, l'un par la route de Moscou, l'autre par celle de Mohilew, avec un double attirail de vaisselle d'argent, de batterie de cuisine, d'approvisionnements de toute sorte, pour être certain d'en avoir un au moins à sa disposition. En 1791, au quartier général de Bender, il a avec lui une maison où figurent cinq ou six cents domestiques, deux cents musiciens, un corps de ballet, une troupe de mimes, cent brodeuses et vingt bijoutiers. Il est passionné de musique, et peu s'en faut qu'il ne possède à ce moment, pour diriger son orchestre, « un excellent pianiste et un des meilleurs compo-« siteurs d'Allemagne », dont le comte André Razoumovski alors à Vienne lui propose l'engagement, qui se montre disposé, paraît-il, à quitter son pays où il se trouve mécontent de son sort et qui s'appelle - Mozart. La mort du musicien coupe court malheureusement aux pourparlers engagés. Sarti le remplace, qui a de l'imagination à défaut de génie, et s'en-

tend à récréer l'esprit souvent morose ou lassé du maître par des inventions moins harmonieuses qu'originales. Il n'invente pas, mais porte à un degré extraordinaire de perfection un genre d'orchestre très à la mode en Russie depuis le commencement du siècle : « Ce sont, explique Langeron, des espèces de a trompes droites plus ou moins grandes, selon le ton qu'on « veut qu'elles rendent; elles n'en rendent qu'un seul chacune, « et les musiciens ont au lieu de notes de musique un papier « avec des chiffres qui leur indique à quelle mesure ils doivent « souffler... » Ces étranges exécutants arrivent, paraît-il, à jouer ainsi des symphonies complètes, « dans lesquelles les roulades « et les triples croches s'exécutent avec autant de justesse, de « verve et de précision que pourraient le faire les plus habiles « violons ». On connaît l'invention du point d'orgue exécuté par cent pièces de canon dans un Te Deum composé par Sarti pour la prise d'Otchakof. C'est, à quelques années de distance, la réalisation du rêve de Crispin dans la Mélomanie de Grenier et de Champein, représentée à l'Opéra-Comique national le 21 janvier 1781. Un jour que le maestro est à court de trouvailles ingénieuses, le Prince manifeste le désir de voir danser une « tzigane ». On lui parle de deux jeunes gens ayant servi comme sergents dans un régiment de gardes qui excellaient dans cette danse. Il apprend qu'ils ont eu de l'avancement et sont capitaines dans un régiment cantonné au Caucase, à trois cents lieues de distance; il fait partir un courrier, et, pendant une semaine, les deux officiers amenés à toute vitesse et travestis, l'un en paysan, l'autre en paysanne, sautent chaque soir sous les yeux du favori. Quand il a eu assez du divertissement, il renvoie les danseurs à leur régiment en les élevant au grade de majors. Au retour d'une mission diplomatique qui l'a conduit à l'étranger pour quelques semaines, Langeron trouve une surprise dans ce quartier général de Bender qui ressemble à un décor de féerie :

« Le Prince avait fait disparaître depuis mon absence une « salle de la maison où il demeurait et y avait fait construire « un kiosque, où les trésors des deux mondes étaient prodi« gués pour enivrer la beauté qu'il voulait soumettre à son « empire. L'or et l'argent y brillaient de toutes parts. L'on y « voyait sur un divan d'étoffe rose et argent relevée par des

« franges et garnie de fleurs et de rubans, le Prince dans un

« négligé aussi galant que recherché assis à côté de l'objet de

« ses vœux et entouré de cinq ou six femmes dont la parure

« relevait la beauté, et devant lesquelles brûlaient des par-

« fums dans des cassolettes d'or. Une collation servie dans « des vases de vermeil occupait le milieu de la chambre. »

La beauté courtisée avec des façons aussi prodigues est la princesse Dolgorouki, femme d'un des généraux que le Prince a sous ses ordres. Elle s'appelle Catherine comme l'Impératrice, et le jour de sa fête elle prend place à côté du maître à un dîner officiellement donné en l'honneur de la souveraine. Au dessert, des coupes de cristal circulent, remplies de diamants; les dames sont invitées à y puiser, et comme la princesse s'étonne : « Puisque c'est vous que je fête! » lui murmure-t-il à l'oreille. Avec un autre objet de sa flamme, très essentiellement changeante et capricieuse, la fameuse madame de Witt, depuis comtesse Potocka, « la belle Fanariote » qui, interrogée sur sa santé, répondait : « J'ai mal à mes beaux yeux », il fait preuve d'une galanterie plus fastueuse encore. Pour lui faire accepter un châle de prix, il donne une fête, y invite deux cents femmes et y fait tirer une loterie dont tous les numéros sont gagnants et tous les lots composés d'un cache-

mire également précieux.

Les bals et soupers qu'il multiplie en pleine campagne pendant que ses subordonnés, les Dolgorouki et les Souvorof, font face à l'ennemi, ont lieu parfois dans des salles souterraines construites exprès en quelques semaines avec le travail de deux régiments des grenadiers dont ses généraux aux prises avec les Turcs doivent se passer entre temps. Parfois, aussi, il plaît au maître de transporter le quartier général de ses plaisirs et de ses poursuites amoureuses chez l'une des divinités tour à tour courtisées. La vertueuse comtesse Galavine, née princesse Galitzine, que la présence de son mari à l'armée retient seule

dans ces parages, est obligée elle-même de se prêter à cet égard à sa fantaisie: « Là, raconte un témoin, tout entier « à l'amour, vrai sultan au milieu de son harem, il ne per- « met l'entrée de l'appartement qu'aux complaisants en « titre... L'appartement est composé de deux parties: dans « la première, les hommes restent à jouer, et dans la seconde « le Prince est sur un divan avec les dames... mais il s'établit « de manière qu'il tourne le dos à toutes, excepté à la prin- « cesse Dolgorouki, dont la place est très près de la muraille. » — Et il lui arrive fréquemment d'oublier la présence de ces autres beautés pour le moment négligées.

V

Ainsi fait au physique et au moral, l'homme semble bien près de n'être qu'un jouisseur extraordinaire. Qu'est-il intellectuellement? La chose n'est pas aisée à dire. Ce n'est pas un homme d'État. Le défaut absolu d'ordre dans ses actions et de suite dans ses idées suffirait pour lui faire refuser ce titre. Il n'a aucune notion du temps. Catherine observe un jour avec déplaisir qu'il ne date jamais les lettres qu'il écrit. Il pense par soubresauts et agit par boutades. En 1787, au moment où se prépare la crise redoutable de la seconde guerre turque, et où des négociations épineuses sont engagées avec la Porte, il est en Crimée très mal tenu au courant de l'action diplomatique qui se poursuit et très peu soucieux de l'être mieux. Un aventurier venant de la Géorgie se présente chez lui et lui fait un rapport sur ce qui s'y passe, tendant à prouver que la Porte n'exécute pas les engagements pris par elle l'année d'avant. Aussitôt, sans se donner la peine de contrôler les renseignements ainsi obtenus, ni le temps de réfléchir, ni le moven de se concerter avec la souveraine et avec ses ministres, voire même seulement de les prévenir de ses résolutions, il envoie à Boulkakof, le ministre que la Russie a encore à Constantinople, des ordres qui l'obligent à présenter un ultimatum, mettent l'Europe en alarme pour deux mois, et, les renseignements s'étant trouvés faux, aboutissent à une retraite mortifiante (1).

L'envoyé anglais Robert Gunning considère l'élève de Catherine comme un homme que l'on ne saurait prendre au sérieux. Ayant fait état de lui en 1780 pour vaincre les résistances de la souveraine au sujet de l'alliance autrichienne, jusqu'à se séparer du cortège impérial à Mohilew pour aller à Moscou rejoindre le favori, Joseph II éprouve une grande déception : « Hors de ses menées de cour, je crois, écrit-il à « sa mère, qu'on ne pourra jamais se servir de lui que pour « empêcher quelque chose au moment, mais jamais pour en « faire faire une qui exigerait système, principe, suite, appli-« cation qu'il ne connaît pas. » Cinq ans plus tard, le comte de Ségur est sur le point d'adopter la même opinion. Invité, peu après son arrivée à Saint-Pétersbourg, à donner connaissance au Prince d'un mémoire concernant le projet d'un établissement commercial à Kherson, il arrive à l'heure qui lui a été fixée; mais pendant qu'il se met en devoir de lire cette pièce, toute remplie de détails minutieux et de chiffres, il voit entrer successivement un pope, un brodeur, un secrétaire, une marchande de modes, venant demander des ordres et en recevant. Il précipite sa lecture, et l'ayant achevée, comme Patiomkine lui demande communication du document, il met le mémoire dans sa poche, en déclarant qu'il n'entend pas cette façon de traiter les affaires, et qu'à l'avenir il s'adressera de préférence au comte Vorontsof, le président du collège de commerce. Ainsi fait-il, mais au bout de quelques mois il a lieu d'être étonné à nouveau : une lettre de Kherson lui apporte les remerciements du directeur de l'établissement projeté. Patiomkine avait noté dans sa mémoire, point par point, tous les articles du mémoire qu'il avait paru ne pas écouter, donné

<sup>(1)</sup> Ségur à Montmorin, 7 avril 1787. (Archives des affaires étrangères.)